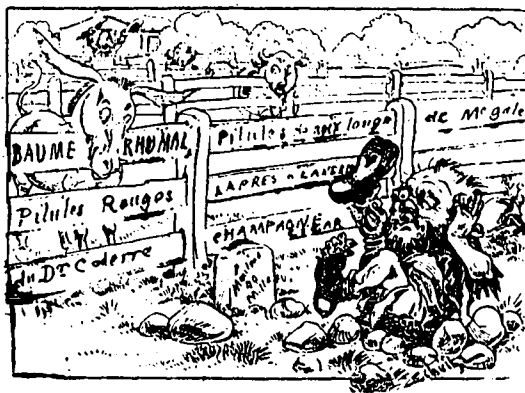
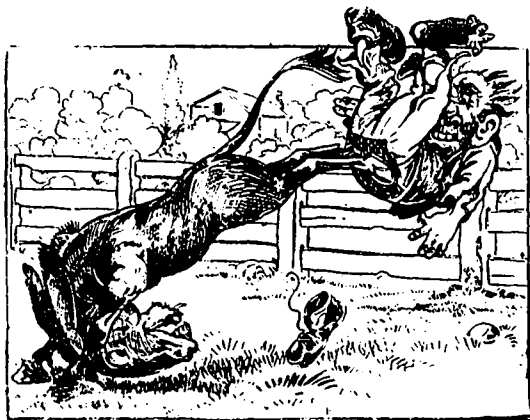


EN TRAIN EXPRESS — (Suite et fin)



V

Coco — Je vais te mettre dans le droit chemin, mon fils.

VI

Sanslesou. — Pour une traversée rapide, ça c'est une traversée rapide !

J'ai expliqué à Karamokho que, mon départ ayant été très précipité, j'avais dû, à mon grand regret, laisser derrière moi les cadeaux que je destinais à son père, de crainte de les voir se détériorer par la pluie, puisque je voyageais sans tente. Il parut très satisfait de l'énumération que je lui en fis sommairement.

Quoique j'ai observé vis-à-vis de ce monarque et de son fils la plus grande politesse, cette famille royale devint plus que familière dès la première entrevue ; ils n'ont de prince, bien entendu, que le qualificatif dont quelques-uns de nos journaux les ont honorés pendant le séjour de Karamokho à Paris.

Karamokho se mouche dans ses doigts devant moi ; son père prend ma pipe dans la poche de mon dolman et la porte à sa bouche ; ils me demandent mon uniforme, mes éperons, etc. L'almany, persuadé que mes deux domestiques sont des tirailleurs déguisés, leur propose de prendre du service chez lui ; il leur donnera plus tard un commandement, dit-il. Enfin, il fait comprendre à Diawé que sa couverture lui ferait plaisir (couverture de cheval, qui a sept mois d'usage, achetée par moi 6 fr. 75 au Bon Marché) ; j'en suis honteux pour eux.

Karamokho, qui vient pendant que je dîne, est désappointé de me voir vivre à l'indigène, car il espérait, dit-il, me voir lui offrir du sucre, du chocolat ou des confitures, choses qui me font défaut, comme bien en pense.

Karamokho est plein de prévenances pour moi ; je suppose qu'il a quelque chose à me demander ; il est venu me chercher pour me faire voir qu'il sait écrire son nom en français.

Je lui griffonne quelques mots en arabe qu'il va porter à son père. Samory me demande s'il y a des Français qui savent bien lire le Coran : quand il apprend que nous avons de très forts arabisants qui ont traduit des livres et des documents ayant trait aux pays des noirs, il m'exprime son étonnement ; je profite de cela pour lui parler de l'ancien empire de Mali, mais il est très ignorant de l'histoire et de la géographie de son pays ; il connaît cependant Mansa Saman, puisqu'il m'a cité les actes principaux de son règne. Plus tard, il m'a parlé de la canonnière partie pour Tombouctou. Je me suis aperçu qu'il ne savait pas que le Niger coulait de Bourroum vers Say, le Noufi et la mer ; il croyait qu'il allait à La Mecque !

Le lendemain, dès le petit jour, Karamokho vient dans mon gourbi pour me dire que son père ne veut pas me laisser partir. Je lui fis observer que ma place n'était pas dans le camp de l'almany, que j'étais chargé d'une mission qu'il me tardait de remplir dans les plus brefs délais ; que mon convoi était sans chef à Bénokhobougoua, que ma présence y était nécessaire et qu'il ne fallait pas songer à me retenir ici plus longtemps. Son père vient quelques instants après, et essaie de me retenir par des arguments sans valeur.

Je promis à Samory de rester à Bénokhobougoulé jusqu'à la nouvelle lune. Cela ne le satisfait pas, car il chercha à me faire comprendre que, s'il voulait, il m'empêcherait de partir. Karamokho, qui était présent, ajouta :

— Oui, si les Français, à mon arrivée à Bordeaux m'avaient dit : " Tu n'iras pas plus loin ", j'aurais bien été forcé de revenir.

On voit, par cette aimable réflexion, combien son voyage en France lui a peu profité et comme il nous connaît peu, nous qui lui avons offert une si large hospitalité.

Je lui fis remarquer que mon cas n'était pas le même, que je ne demandais rien à l'almany, si ce n'est la permission de traverser ses Etats placés sous notre protectorat ! et posai catégoriquement la question à Samory :

— Veux-tu, oui ou non, me laisser traverser ton pays et me faciliter mon voyage ?

De longues péroraisons succèdent à ma question, à laquelle il ne répond rien ; puis il me signifie qu'il ne me donnera pas de porteurs pour m'en retourner. Je pris congé de lui et de Karamokho et me retirai dans mon gourbi.

Une bonne tornade venait de mettre fin à cette discussion un peu orageuse, et j'étais décidé à partir à la première éclaircie. Une demi-heure après, au moment d'enfourcher mon mulet, un kosiki m'amène sept hommes pour porter mes bagages (trois peaux de bouc). Karamokho me demande de lui envoyer divers objets et me prie de les mettre à part pour que son père ne les lui prenne pas (sic).

Mon attitude énergique venait de me tirer de ce mauvais pas, et ce n'est pas sans une certaine satisfaction que je quittai le camp de l'almany. Mes domestiques n'étaient pas moins heureux que moi ; ils craignaient qu'en résistant à Samory, ce dernier ne m'eût fait un mauvais parti.

— Si tu étais noir, me disait Diawé, Samory t'aurait coupé le cou, parce que tu n'es pas de son avis.

Je crois bien que mon garçon avait raison.

CAPITAINE BINGER.

OPINION MODIFIÉE

Mme Smith. — Horace, je ne veux plus t'entendre parler de partir pour la guerre. Pense à ta femme et à tes enfants. Que deviendrons nous, sans toi ?

M. Smith. — Mais, ma chère, si j'étais tué, tu recevrais une pension du gouvernement.

Mme Smith. — Tu m'en diras tant ! Enfin, que la volonté de Dieu soit faite. Vous feriez peut-être mieux d'aller combattre pour la patrie. Je n'avais jamais songé à cela.

IL EN ÉTAIT

L'orateur prohibitioniste. — Ne nous attardons pas aux buvettes. Allons directement à la source elle-même, à la brasserie.

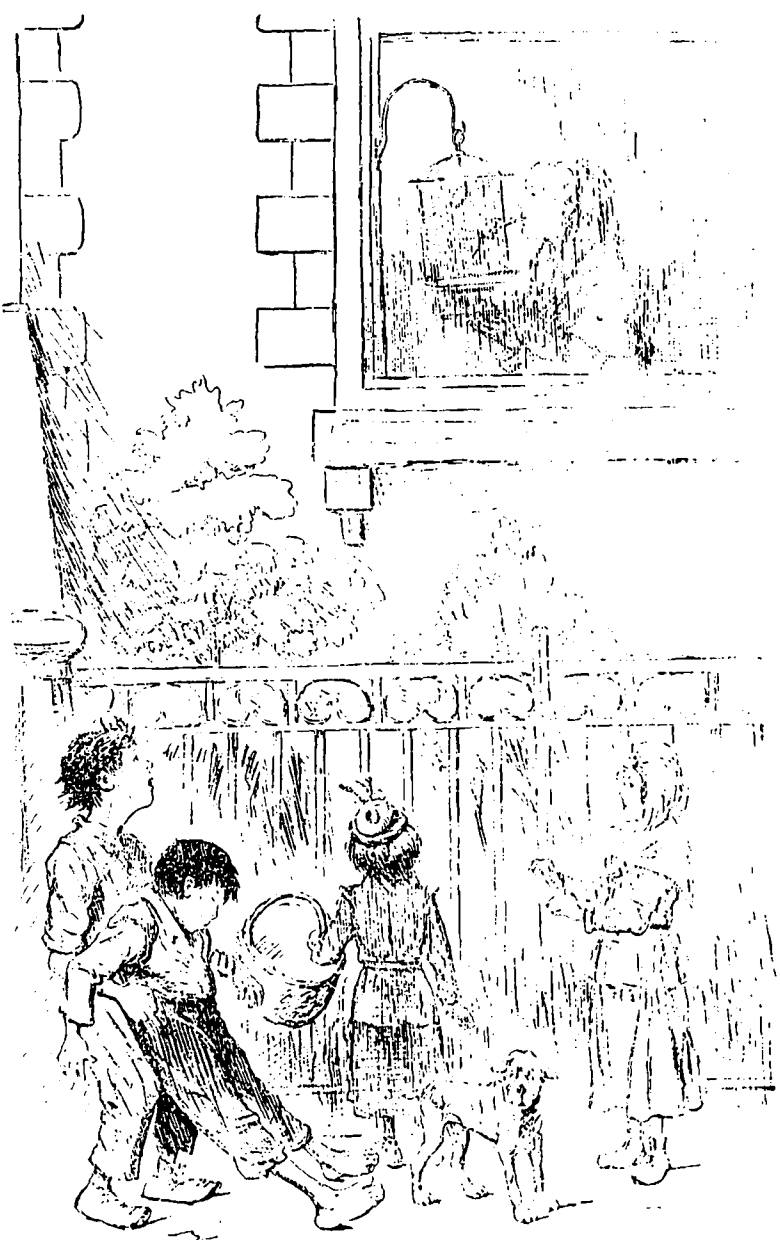
Un loustic. — Correct ! j'y vais avec vous !

IL ÉTAIT PRUDENT

L'hôtesse. — Pourquoi frappez-vous mon chien ? Il ne fait que vous flairer ?

Le visiteur. — Me croyez-vous assez idiot pour attendre qu'il me morde ?

TERRASSÉ PAR L'ÉMOTION



Joo. — Allons, voyons, Johnnie ! Tiens toi donc, je ne peux plus te porter. Qu'est-ce qui te prend ?

Johnnie (faiblement). — Oh ! Joo ! Quel bonheur, si j'avais une blonde qui me fasse manger comme ça !

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL